

NAM PHONG

REVUE BILINGUE LITTÉRAIRE ET DE DOCUMENTATION GÉNÉRALE

Réforme morale

par NGUYỄN TIẾN LÃNG

« Je veux débarrasser le pays des incapables, des inutiles, des concussionnaires ». Telle fut une des premières déclarations de M. le Gouverneur Général en arrivant en Indochine.

Ces paroles furent un réconfort pour tous les habitants honnêtes et laborieux, pour tous les humbles, qui, trop souvent et maintenant encore, ont été et sont victimes d'actes répréhensibles de la part d'indignes détenteurs de parcelles d'autorité.

Le peuple espère et a confiance, pour mettre fin à des abus odieux, en celui qui s'est, au cours de sa longue carrière indochinoise, acquis la réputation d'un des Chefs les plus énergiques et les plus probes qui se soient affectueusement intéressés au sort des Annamites, et qui, en nous retrouvant, a eu ce beau mot dans lequel il s'est peint tout entier : « *Le bien seul du peuple m'importe* ».

*
* *

« *Le bien seul du peuple m'importe* ». Cette règle de conduite qu'a suivie et que continue à suivre le Chef de la colonie, doit devenir la devise de tous, particulièrement dans les heures que nous traversons, particulièrement pour les autorités et agents annamites.

Pourquoi le cacher et comment d'ailleurs le cacher ? C'est ceux-ci qui ont le plus souvent donné lieu à des remarques en matière de défaillances. Je ne suis pas de ceux qui méprisent leur pays et leur race et c'est presque inutile de le préciser puisque mes actes ont toujours montré ma confiance et mes espoirs dans nos propres aptitudes. Mais s'il est exact que des brebis galeuses existent partout, il est non moins exact que les plus grands concussionnaires sont « *nos* » concussionnaires...

Or, si au bon temps de la prospérité, il était déjà ignoble de se faire des revenus illicites en pressurant les administrés, que dire en

ces temps de crise, où le paysan ploie sous la misère, de ceux qui, néanmoins, avec une dureté de cœur impossible à qualifier, continuent à se livrer à la concussion ?

La répression de cette plaie sociale, qui s'impose en tout temps, est plus que jamais nécessaire lorsque les répercussions du malaise économique mondial assombrissent la vie quotidienne du pays

*
* *

Connaissant l'énergie et la ténacité de M. Robin, sa promptitude à faire passer dans les actes les principes qu'il s'est posés, connaissant la sollicitude agissante dont à son exemple les chefs des gouvernements locaux ont toujours donné les preuves, nous pouvons être assurés que les concussionnaires ne seront pas impunis et recevront les châtimens proportionnés à la gravité de leurs fautes.

Beaucoup de nos confrères, dans le Sud comme dans le Nord, remarquent néanmoins, à juste raison, la difficulté et la complexité d'aboutir promptement, en un tel domaine, à de tangibles améliorations. Les mœurs souvent trahissent ici les lois. Profondément ancrée dans l'esprit des gens, la notion d'un véritable achat des services à obtenir des autorités dont aucune législation nette n'a délimité ce qu'ils doivent et ne doivent pas faire, ce que le *dân* peut légitimement ou ne peut pas en attendre, incline l'administré à offrir à l'administrateur indigène des tentations que celui-ci ne sait pas toujours repousser. Une armée d'intermédiaires embrouillent encore les transactions plus ou moins occultes dont le paysan fait les frais.

C'est ainsi que l'*Indochine Nouvelle*, par la plume de M. Lê Trung-Nghia, après avoir noté justement des procédés qui s'ajouteront au copieux répertoire autrefois dressé par l'excellent directeur de l'*Annam Nouveau* des moyens de concussionner, conclut : « Si l'on veut réellement combattre la concussion, on devrait instruire le *dân*, on devrait lui faire comprendre que le contribuable qui paie son impôt à l'Etat ne doit rien aux fonctionnaires qui en sont les serviteurs et qui sont rétribués avec son argent ; on devrait lui faire savoir, par des moyens de publicité efficace, directe, sans que la mauvaise foi et le mauvais vouloir des fonctionnaires intéressés puissent intervenir, que l'Etat autorise le *dân*, ou n'importe qui, à dénoncer les concussionnaires avec preuves positives, que le gouvernement permet aux gens de dénoncer même verbalement les concussionnaires auprès de tels ou tels fonctionnaires chargés, outre ses obligations ordinaires de la transmission des plaintes à l'Inspecteur général, homme d'une honnêteté éprouvée et en qui le Gouverneur Général peut placer toute sa confiance.

D'un autre côté, le Gouverneur prendra des sanctions extrêmement sévères : la révocation pure et simple et les poursuites judiciaires en plus. »

Il se pose ici un problème de réforme morale.

L'éducation intellectuelle, la formation civique du *dân* est à refaire. Mais ce qui est plus encore à refaire c'est la mentalité de certains mandarins, c'est, disons plus, la mentalité dont le mandarinat, le milieu mandarin dote les caractères faibles.

Nous avons assez souvent défendu le mandarinat pour avoir le droit de lui dire ses vérités. Il est malheureusement exact que l'ambiance même du mandarinat conduit souvent à la concussion. Le Gouvernement travaille à rénover cette ambiance.

Il nous appartient de poursuivre parallèlement l'effort de redressement moral individuel qui est nécessaire à beaucoup de fonctionnaires d'autorité de notre race pour avoir le droit de porter leur titre et de lever la tête.

« *La question de Gouvernement est en réalité une question morale* », déclare en France un professeur à la Sorbonne, M. Rivaud, répondant à l'enquête de Marc Elmer sur la France en danger.

« *Une constitution, quelle qu'elle soit, vaut ce que valent les hommes. La meilleure ne vaut rien, appliquée par de malhonnêtes gens...* »

Et Lucien Romier pareillement affirme : « *On ne peut changer ou améliorer l'orientation d'un peuple que par l'école. Tout le reste est précaire et vain.* »

On demande des hommes propres pour guider la Patrie dans son évolution sous l'égide de la France. Est-ce trop vouloir ? Est-ce impossible ? L'Annam sera-t-il toujours celui où un Diogène pourrait, sa lanterne à la main, être fondé à parcourir n'importe quelle localité en redisant son mot fameux ?

Espérons que non, et que la réforme morale est déjà commencée, voulue par ceux-là même qui en ont montré par leurs défaillances la nécessité.

« Le salut de tous est en chacun de nous ». Ces paroles de M. Robin s'appliquent aussi bien aux problèmes sociaux et politiques de l'heure, qu'aux problèmes économiques. Méditons-les. Travaillons à rehausser notre propre dignité en nous réformant nous-même par le cœur plus encore que par l'esprit.

Ceux qui ne voudraient pas faire l'effort nécessaire savent au surplus, ce qui les attende avec le chef qui a à cœur de donner au pays une atmosphère plus saine, plus pure à respirer.

NGUYỄN TIẾN-LĂNG



Au pays rhadé

par MARIE-LOUISE GASC

M^{me} Marie-Louise Gasc (M^{me} Perreux) est la talentueuse correspondante du Petit Parisien dont la Dépêche de Saïgon a fait le juste éloge que voici : « L'on sent vibrer chez M^{me} Perreux l'amour du métier, la foi dans la mission de la presse qui peut tant de bien, comme elle fait parfois tant de mal.

Et comme nous lui demandons, non sans indiscretion, comment elle a été amenée à embrasser cette carrière, si ardue pour une femme, elle nous répond avec un charmant sourire : mais c'est toute l'histoire de ma vie que vous me demandez là et je ne sais si je dois...

Mais nous insistons et nous apprenons ainsi que M. Perreux, son mari, agrégé d'histoire, préférant le journalisme à l'enseignement, est actuellement rédacteur en chef de Paris-Soir.

M^{me} Perreux connut son mari, alors qu'il était pensionnaire à la Fondation Thiers, que dirigeait alors M. Boutroux, le célèbre philosophe. Son père, fonctionnaire de l'enregistrement, ayant refusé de participer aux inventaires, fut révoqué et vint à la Fondation Thiers comme administrateur.

Nous ne dirons pas à la suite de quelles luttes et de quelles difficultés vaincues, la future M^{me} Perreux parvint à se créer une situation enviable dans une branche du haut commerce parisien et à réaliser une union qui comblait ses vœux. Mais raconter cette vie, serait narrer l'histoire d'une vaillante et intelligente jeune fille française qui mène sa vie droitement et ne se laisse jamais abattre.

Qu'il ne suffise de dire que M^{me} Perreux très lancée dans la vie parisienne, parlant très bien l'anglais et l'espagnol,

ayant des relations très étendues, et aimant par dessus tout les choses de l'esprit, commença à écrire quelques articles qui furent très remarqués. Le premier pas était fait : elle entra définitivement dans la carrière, mais, par un scrupule qui l'honore, elle ne voulut pas entrer au journal où son mari était rédacteur en chef, et voulant faire du grand reportage, entra au Petit Parisien.

Voilà qui en dit assez sur la qualité morale et intellectuelle de la journaliste qui vient aujourd'hui étudier l'Indochine. Cela ne nous est-il pas une garantie que cette fois, elle ne sera pas défigurée comme elle le fut souvent par de hâtifs missionneux ?

Correspondante du Petit Parisien, qui l'a envoyée en Extrême-Orient faire du grand reportage, connaissant de longue date le Gouverneur Général et M^{me} Robin, M^{me} Perreux a profité de l'occasion qui s'offrait pour partir avec le Chef de la Colonie et étudier d'abord l'Indochine. Ensuite elle verra la Chine et le Japon.

Le Nam-Phong est heureux et honoré de la collaboration occasionnelle qu'elle a bien voulu lui prêter et lui exprime toute sa gratitude.

N.-T.-L

* *

Au pays rhadé

La mer violette du Sud-Annam, — Nha-Trang, le chef-lieu de la province, si ingénieusement construite le long du golfe, — une route en corniche dans la montagne, — une plaine herbeuse infinie laissant deviner au loin la forêt, — la terre rouge sang de prometteuses plan-

tations d'hévéas, de théiers et de caféiers bordant la route, — et nous voilà à Ban-Mé-Thuot, capitale des Rhadés et du Darlac, en plein cœur du pays Moï. La ville, comme si un urbaniste y avait travaillé, est tracée au cordeau : de larges avenues qu'abritent des arbres géants, se coupant en angles droits, des bornes-fontaines, l'éclairage axial, distribué par une centrale électrique et formant le plus étrange, le plus inattendu, le plus écrasant des contrastes, tout le long des avenues, des Rhadés accourus en foule de tout le pays avoisinant pour saluer le Chef de la Colonie. Ils sont là par centaines et par centaines, en groupes, vêtus de leurs plus somptueux vêtements, de dimensions assez réduites, je dois l'avouer : une ceinture de couleurs bigarrées retombant devant en deux pans inégaux, pour les hommes, pour les femmes, un long morceau d'étoffe tissé par elles qui drapent leur hanche et forme une étroite jupe. La race est belle, aux splendides proportions. Nous admirons les hommes nerveux et musclés à la peau dorée, les femmes à la poitrine haute et ferme, aux hanches étroites, aux jambes longues et fines. Ils nous fixent de leurs yeux noirs, hautains et curieux à la fois. Je me souviens alors que le Moï regarde droit, même quand il ment, et qu'il trahit peut-être, même en faisant toucher son bracelet qui est le signe sacré de l'accord. On a choisi les plus beaux parmi ces montagnards, ils constituent le bataillon moï qui tient précisément garnison ici. Ils rendent les honneurs à l'arrivée du Gouverneur Général et défilent devant lui. Bien pris dans leur uniforme kaki, le béret rouge fièrement campé sur l'oreille, l'air crâne et décidé, ils maient le fusil comme de vieux troupiers et quand on songe qu'il y a à peine deux ans ces gens ne connaissaient d'autre discipline que les éléments de la forêt et n'obéissaient qu'à leurs seuls instincts, on reste émerveillé. Le cortège cependant se dirige vers la Résidence, curieuse construction en bois qui ferait penser à un chalet suisse si elle n'était entièrement recouverte de lianes roses qui la parent délicieusement. Et tandis que les grands chefs français, après

avoir gravi les degrés qui conduisent à la maison, attendent sur le seuil, on annonce à grand renfort d'estafettes la venue du Gouverneur indigène du pays, du juge suprême reconnu comme le maître des Rhadés et le chef des Chasseurs d'éléphant, le Seigneur Kundjonob. Un singulier cortège s'avance : d'abord des hérauts d'armes tenant à la main de longues lances acérées, puis desserviteurs de moindre importance, enfin un vieillard courbé marchant avec difficulté, soutenu par deux moïs : c'est Kundjonob. Il est vêtu d'une sorte de sampôt laotien et d'une veste blanche dont les broderies d'or du col représentent un éléphant. Il monte péniblement l'escalier, tenant à la main et s'en servant comme d'une canne une superbe épée... de Préfet de la République. Il s'avance plein de dignité vers le Gouverneur Général et lui prend les deux mains qu'il serre dans les siennes avec effusion, tandis que l'interprète traduit : « Je suis venu de mon village perdu dans la forêt pour vous saluer. Je suis heureux de vous revoir. J'ai grand besoin de votre protection qui ne m'a jamais été marchandée et qui me devient plus nécessaire que jamais, car j'ai cent quatre ans... » Le pauvre vieux est très ému. Ses yeux sont humides, son front ruisselle de sueur qu'il arrive à peine à éteindre à l'aide d'une ample serviette éponge aux franges rouges qui semble faire partie de son uniforme et dont l'effet est assez inattendu. Le Gouverneur Général répond par de bonnes paroles et Kundjonob en prenant congé l'invite ainsi que toute la suite à assister au défilé des éléphants qu'il a organisé en son honneur. Je suivis. Qu'allais-je voir, moi qui depuis quelques instants me trouvais transportée sans transition aucune si loin de l'Annam, si loin de la route mandarine, que je venais de parcourir du Nord au Sud ? Qu'allais-je voir ? Peut-être le plus surprenant, le plus étrange, le plus grandiose spectacle que de ma vie je ne retrouverai et qu'on pourrait appeler le triomphe du pittoresque.

Un terre-plein de plusieurs dizaines d'hectares, les Rhadés en foule se pressant autour d'une tribune rustique. Le soleil luit, les étoffes chatoient et en sour-

dine une mélodie étrange et douce à la fois jouée sur de longues flûtes de roseau par des jeunes femmes assemblées en cercles, est scandée de loin en loin par la résonance des gongs. Des guerriers nus s'avancent munis de lances et de boucliers qu'ils agitent frénétiquement. Ils figurent un combat. Pendant que les mois s'exercent à ces jeux dont nous admirons l'habileté, je pense aux flèches empoisonnées gardiennes des sentiers d'accès de leurs villages ; j'évoque la mémoire de ce pauvre Maître si joliment appelé « l'explorateur qui cherchait des chansons ». Explorateur il l'était de métier, mais il aimait par dessus tout collectionner les contes et les chants du pays, depuis les « Khans » du Darlac aux récits de chasse du Kontoum, alors que d'autres recherchaient les défenses d'éléphants, les couvertures si joliment tissées ou les hottes tressées. Alors que d'autres allaient à la chasse avec des fusils, lui partait avec un carnet pour noter ce qu'il entendrait. Doux poète, qu'un chef de village nommé Pétranlong tua d'un coup de poignard en plein cœur, doux poète, chasseur de rêves, qui ne fut même pas vengé par les Français et dont on peut encore parfois rencontrer l'assassin à l'orée d'une forêt.

... Jeux merveilleux qui font valoir les muscles et les corps splendides, jeux qui sont la répétition des temps de lutttes farouches où tant d'autres Français trouvèrent la mort : les Robert, les Henri, les Sivre, le capitaine Peyroux, le colon Paris, et beaucoup dont les noms sont tombés dans l'oubli. Mais je ne veux pas m'attarder à ces tristes pensées. Des masses sombres alignées en ordre parfait s'avancent. Il y a un instant on les distinguait à peine, maintenant on les voit distinctement : vingt, trente, cent, cent cinquante éléphants, de toutes tailles, depuis le petit à peine âgé de quelques années, jusqu'à l'animal gigantesque plus que centenaire, tous montés par un ou plusieurs cornacs défilent à nos yeux émerveillés. Les uns vont de ce pas lourd et cadencé qui leur est habituel, les autres trotinant, d'autres enfin capturés sans doute depuis moins longtemps se li-

vrent à quelques fantaisies. Sur un ordre donné par Kundjonob, le grand chasseur leur maître, les animaux se mettent sur une seule ligne. A un autre ordre crié d'une voix rauque, une trentaine s'avancent vers la tribune et avec un ensemble parfait s'agenouillent en poussant des barrissements qui se répercutent longuement, et saluent de la tête, la trompe levée, la foule muette d'admiration. Une charge impressionnante termine le spectacle.

Et c'est fini : un à un, ils s'en vont sous la conduite des hommes, là-bas, vers la jungle qui les vit naître et dans laquelle jamais plus ils ne goûteront la liberté. Car tandis que j'avais peine à réaliser il y a quelques instants ce qui me paraissait irréel, ma pensée s'évadait vers l'immensité de la forêt tropicale, vers ces clairières où poussent les bananiers sauvages et les immenses arbres au feuillage toujours vert et qui servent encore d'abris et de refuges et parfois de postes de veille et d'affût, à la faune invaincue de la brousse indochinoise.

Se maintiendront-ils longtemps encore loin des regards ? loin des convoitises de l'Européen qui peu à peu mais avec ténacité avec apreté, grignotte, morcelle, conquiert la forêt ? Hier. Ban Mé Thuot n'était qu'un point géographique sur la carte d'Indochine. Peu après mon arrivée dans ce centre on me présente une femme moi qui se distingue nettement des autres par son fin visage, ses traits réguliers, sa démarche altière, la noblesse de son maintien. C'était la Mé Thuot dont le fils a donné, en vertu de la règle du matriarcat, appliquée dans ce pays, son nom au village qui devait devenir en quelque sorte la capitale du Darlac.

Le Darlac, Ban Mé Thuot, les Rhadés, c'est de l'avis de tous ceux à qui j'en ai parlé Sabatier. Sabatier l'administrateur connu unanimement en Indochine, qui eut la direction de la région pendant quinze années consécutives, qui traça la ville, la bâtit, « apprivoisa » les mois, leur donna une écriture, codifia leurs coutumes, leur apprit les métiers de menuisier, de charron, de serrurier, de chauffeur, d'électricien, créa la garde indigène moi, ouvrit des écoles, se fit

Juge, médecin, ingénieur, moniteur de gymnastique, mécanicien. Il fut assisté et grandement aidé dans son œuvre par Kundjonob à qui le Gouvernement décerna ces dernières années la Croix de de la Légion d'Honneur. On dit bien que Sabatier qui écrivit sur son œuvre au Darlac des pages magnifiques dignes de Kipling dont je parlerai un jour, ne trouva au terme de sa carrière qu'un appui de convenance auprès de certains de ses chefs. Si la chose est vraie qu'il n'en conserve aucune amertume car il ne sera jamais oublié de ceux qui l'ont vu au travail et qui ont admiré ses efforts. Aucune tâche il est vrai, ne pourrait être plus attachante, et, pour un homme de cœur, plus honorable et plus vivante : rassembler les membres épars d'une tribu, leur donner conscience de leur race, les façonner, les guider, les diriger, les instruire, les soigner, travailler sur la matière vivante dans un des plus beaux pays du monde, abrité par une ceinture quasi-impénétrable d'épaisses forêts, loin des appétits des hommes, loin des vilénies, loin des perfidies, des jalousies et des haines... Je ne veux pas songer que depuis lors... beaucoup de blancs, beaucoup

d'Annamites sont venus au pays rhadé troubler la quiétude de cette peuplade primitive. Je ne veux pas songer que non loin de la ville s'élève un pénitencier où souffrent et expient des centaines de condamnés en pays d'Annam ! Je ne veux pas croire que je ne te reverrais jamais, charmant pays où les habitants vivent libres de toute contrainte, de toute entrave, de tout préjugé. De tribu en tribu, les coutumes et les croyances peuvent changer. Au Nord on vénère le roi de l'eau et le roi du feu, là on sacrifie aux crocodiles du Krong-No ou au dieu des éléphants. Mais dans chaque paillote bâtie sur pilotis, un même esprit règne, l'esprit d'indépendance et l'amour de la liberté. Qu'il serait doux de vivre là, où les hommes sont beaux et fiers, où les femmes offrent si pudiquement aux regards la splendeur de leur poitrine, où les chants sont si harmonieux, où la végétation vous étreint comme pour vous garder toujours, et où il semble que, comme si elle voulait sceller un pacte éternel avec le voyageur qui la foule, la terre est couleur de sang.

MARIE-LOUISE GASC



Makhâli Phâl, poétesse cambodgienne

par G. H. MONOD

Une jeune poétesse vient de se révéler en publiant, aux Editions du Pigeonnier, trois forts beaux poèmes réunis sous le titre de « Cambodge ». Ces trois pièces, très différentes entre elles, donnent une haute idée des dons que possède leur auteur, une jeune fille de vingt ans, nous apprend la dédicace.

Le volume débute par une « Invocation à la Terre » que Makhâli Phâl supplie de ne pas la blesser quand elle descendra dans son sein. Elle s'inquiète de l'accueil qu'elle recevra dans l'au-delà, lorsqu'elle s'y présentera avec tout son « appareil royal et sacerdotal », avec ses « attributs de simplicité, de bonté, d'infinité, d'éternité, de divinité », quand, turbulente et arrogante, voulant la première place, elle bousculera « les rois de l'univers » qui l'auront précédée, viendra « avec toute sa multitude » savoir si on lui lira encore les textes sacrés, si on lui redira les contes familiers, si ses ascètes reproduiront pour elle, dans sa nouvelle demeure, les paysages, les couleurs, les météores de sa vie actuelle ; elle songe à tout ce qu'elle réclamera, objets usuels laissés derrière elle, dieux des légendes enfin visibles à ses yeux. La crainte de la mort, le regret de quitter si jeune la vie humaine, n'effleurent pas son esprit ; sa seule prière, répétée comme un refrain, est :

« O Terre, je t'en supplie, ne me blesse pas ! »

Mais brusquement sa rêverie est interrompue ; elle reprend en hâte la tâche négligée, car, dit-elle :

« J'entends les pas du vilain ascète qui

m'a fait, hier, décliner en pali trois cent soixante-six fois :

Une jeune fille s'ennuyait... »

Dans le second poème, « Contre Siam », Makhâli Phâl s'identifie au roi khmèr qui, dans sa ville d'Angkor, fut vaincu par le roi de Siam, et résume les désastres qui viennent de l'accabler :

« Le beau sujet, le beau sujet de plaintes — mon Ame immortelle !

Tout cela sous mes yeux ! Puis qu'il me crève les yeux — le beau sujet, le beau sujet de songe — mon Ame immortelle ! »

Le roi de Siam, avec une ironie cruelle, bafoue sa victime.

« Ha, mon Ami, mon Ennemi, je t'amène avec moi à Sokhodaya. Mais tu ne verras point les splendeurs de ma capitale ! »

Le cortège des captifs comprend des hommes de toutes conditions, de tous corps de métiers.

« Et dix mille femmes qui pleurent dans les chariots à buffles,

Et dix mille petits enfants qui pleurent sur le dos des buffles,

— Le beau sujet, le beau sujet pour ciseler ton bas-relief, mon Ame immortelle ! »

Parvenu à Sokothai, le roi de Siam est envahi par le désespoir, car il a détruit les fêtes de Siva qui s'érigeaient sur les tours d'Angkor ; il est pris de regrets parce qu'il a aveuglé le roi khmèr qui aurait pu lui édifier une capitale à l'image d'Angkor. Il entoure son captif aveugle de soins et de luxe.

« Mais mon esprit rêve à la jungle », dit le Khmèr que l'on mène partout à travers la ville, où il s'intéresse uniquement à ce qui lui rappelle son royaume.

Les sens de l'aveugle deviennent si subtils qu'il perçoit l'atmosphère entier rempli de plaintes, de chocs, de hurlements ; sa sagesse émerveille ceux qui l'approchent ; rien cependant ne peut le distraire :

« Mais mon esprit rêve à la jungle ».

Le roi de Siam a emmené en captivité les architectes, les ouvriers constructeurs, les sculpteurs ; en vain !

« Hélas, je t'ai crevé les yeux !... Sans toi, ces imbéciles ne peuvent rien faire — même sous les verges ! »

Dans son admiration grandissante pour sa victime, il s'écrie :

« Est-ce que ma détresse n'est pas cent fois plus horrible que la tienne ? Je t'ai arraché les yeux — mais c'est ta cécité qui m'ouvre les paupières et ce sont tes ténèbres qui me versent la lumière. »

Son prisonnier aveugle lui inspire un respect tel qu'il lui adresse des supplications :

« Toutefois mon seigneur, écoute ma prière ! »

Ce qu'il veut, c'est faire visiter sa capitale au roi khmèr : c'est lui faire examiner, au toucher, ses monuments, ses statues, qu'il trouve, ou veut se convaincre qu'il trouve aussi admirables que les merveilles détruites à Angkor. Il ne peut comprendre les réserves du Khmèr : enfin l'aveugle parle, et sa parole, calme, montant en une spirale qui s'élargit magnifiquement, expose les règles de construction d'une ville : il faut de larges espaces pour les dieux qui circulent dans l'air, l'idée développée avec un très grand art pour en venir à cette conclusion :

« Et par-dessus tout, il faut songer, après les dieux multiples... »

A l'Unité de Dieu, quand tu bâtis une ville,

A l'Ubiquité de Dieu, quand tu bâtis une ville,

A la Simplicité de Dieu, quand tu bâtis une ville,

A l'Immutabilité de Dieu, quand tu bâtis une ville,

A l'Invisibilité de Dieu, quand tu bâtis une ville,

A l'Infinité de Dieu, quand tu bâtis une ville,

A l'Éternité de Dieu, quand tu bâtis une ville,

Enfin à tous les angles de Dieu, quand tu bâtis une ville,

Enfin à toute la géométrie de Dieu, quand tu bâtis une ville,

Et tu auras, Siamois, capitale comme Angkor. »

Le Khmèr, retombant dans son rêve de la jungle, voit venir « une petite fille » qu'il aimait à Angkor, gracieux tableau amenant cette réflexion :

« — et je peux demeurer aveugle des milliers de vies, et ma patience durer des milliers de vies... »

saisissante expression de la résignation khmèr, calme parce qu'elle est sûre que le jour de la vengeance viendra, fût-ce après des milliers d'existences successives.

Par cette pensée, le dernier poème, « Le Rire », se rattache au précédent :

« Le Rire ! Maintenant le rire va déferler sur les quatre coins de la terre... »

Le rire poussé par le roi khmèr qui, à son tour, « trois ou quatre cents ans après », a conquis la capitale siamoise. Il énumère à son fils tous les dons reçus des ancêtres :

« Moi, je te donne le rire, sans plus.

Le rire — et rien de plus... »

Après poème de la vengeance enfin atteinte, cruellement savourée.

Le Khmèr vainqueur voit son fils compatir au sort des vaincus, soulager leurs souffrances ; il se souvient des sentiments dont ses maîtres religieux avaient rempli son cœur d'adolescent.

« J'admets, j'approuve, j'ordonne qu'on fasse la charité,

Mais retiens bien le son du rire de ton Père ! »

rire qui s'exalte à considérer l'opprobre des vaincus, revanche des cruautés jadis endurées par son aïeul, par son peuple.

Ces trois poèmes sont fort beaux ; chacun à sa manière exprime, par des moyens simples, des sentiments d'une grande intensité, souvent d'une profondeur ouvrant à l'esprit de longues méditations. Ils sont tout vibrants de la fierté que le Khmèr éprouve de sa race, de son passé ; de la passion qu'il voue à son sol, à ses fleuves, à son ciel, à ses saintes pluies, à ses monuments. Ils dénotent une personnalité, une maturité d'esprit que l'on est surpris de trouver chez une jeune fille de vingt ans. On a l'impression que, dans les veines de Makhâli Phâl, doit

couler un noble sang khmèr qui lui permet d'évoquer l'âme cambodgienne avec une grande unité — sauf, si elle nous permet d'emprunter un de ses vers,

« sauf un petit pli par ci, un petit pli par là »

qui, drapé à la mode occidentale, surprend et voile de mystère la personne du captivant auteur.

« Cambodge » est illustré de quatre belles lithographies de Ram Richman ; un portrait de l'auteur, dont les grands yeux noirs ont un regard intense ; et trois têtes khmèr, d'expressions très diverses, imitant remarquablement la pierre sculptée.

L'ouvrage, imprimé en rouge et noir, est très joliment présenté par l'éditeur aux quelques bénéficiaires d'un tirage exagérément restreint.

G.-H. MONOD



Un retard postal ne nous permet pas, sans abuser de la patience de nos lecteurs, d'attendre de pouvoir publier dans ce numéro la suite des récits de notre rédacteur en chef sur ses voyages à Sonla et Laichâu et à Hué. — Nous nous en excusons encore une fois auprès des amis de Nguyen-tien-Lang et nous étudions la possibilité d'achever entièrement dans notre prochain numéro la publication de ces deux récits afin que nos lecteurs ne subissent plus aucun retard malgré l'absence de notre rédacteur en chef.

La langue annamite subira-t-elle l'influence de la langue française ?

par PBAN - ANH

On a dit que la langue d'un peuple est un miroir qui reflète sous un jour radouci les différences et les ressemblances de civilisations. « Rien n'est plus intimement lié à un homme, à un peuple, que sa langue, dit Vinet dans ses *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle* (1); ce n'est pas seulement l'instrument de sa pensée; c'en est le fond; c'est la vraie image de sa vie, c'est toute sa philosophie, c'est en même temps le résultat de la vie sociale... » A la lumière de ces principes, essayons d'étudier l'évolution comparée de la langue annamite et de la langue française et d'augurer de la direction dans laquelle la première va s'engager sous l'influence de la seconde.

Résultat de la vie sociale, l'annamite et le français, pour arriver à l'état actuel, ont subi à travers les siècles une longue évolution qui ne pourra pas s'arrêter. Toute langue a une vie. Et cette vie est celle de la société elle-même.

Sans prétendre présenter l'histoire de la langue française, essayons de tracer schématiquement les grandes phases de son évolution et les caractères qu'elle a successivement empruntés aux tendances prédominantes de chaque époque.

La langue des chansons de geste est rude comme le sont ces guerriers descendants des barbares. Les mots épineux dans leur nouvelle formation, les vers difficilement domptés dans leur assonance, loin de réaliser cette harmonie musicale de la lyre lamartinienne, sonnent comme les épées qui s'entrechoquent. ou le Durandal dont l'airain grince sur la pierre.

La langue des farces, des fabliaux est ironique, railleuse. Elle traduit cet esprit bourgeois du XIV^e et du XV^e siècle dont la ma-

lice se venge de la fierté des nobles ruinés, réduits à l'impuissance, et relégués au second plan de la société.

Avec la Renaissance, sous le flot fécond des humanités antiques la langue française se couvre d'un limon plus fertile. C'est la langue des érudits aspirant à tout exprimer, à tout dire, malgré l'hétérogénéité de ses éléments.

Après un patient travail d'assimilation auquel ont pris part Rabelais, Ronsard, Montaigne, Malherbe et d'autres ouvriers plus humbles de l'édifice littéraire, le caractère de la langue se définit nettement au 17^e siècle.

Elle devient noble et mondaine, reflétant la majesté du grand Louis XIV et la courtoisie de sa brillante cour.

Le 18^e siècle voit s'ouvrir l'ère des hautes spéculations philosophiques et des grands travaux scientifiques: la langue française devient plus abstraite et ce n'est qu'au sortir de cette grande crise de 1789 qu'elle se retrempe dans le flot du sentimentalisme débordant des Romantiques.

Enfin à notre époque où règne le machinisme, la langue française s'oriente vers une tendance nouvelle: elle s'enrichit de vocables étrangers des pays qui détiennent la clé de la porte économique du monde.

L'évolution paraît moins nette dans la langue annamite, mais elle est sensible bien que dans cette forêt littéraire pleine de ténèbres, la critique ait à peine projeté sa lumière.

Suivons d'abord celle de la langue littéraire qui reflète le cours de la pensée de l'élite du pays. Les documents et les textes qui nous restent sont trop rares et trop imprécis pour nous permettre de remonter à l'origine de notre histoire. Certains critiques se plaisent à attribuer quelques poésies anonymes

(1) Tome III p. 16.

(qui forment malheureusement la plus forte proportion des œuvres littéraire annamite) au premiers siècles de l'ère chrétienne, aux époques toutes légendaires vaguement relatées dans les annales chinoises. Mais ce ne sont que des affirmations conjecturales auxquelles il serait difficile de croire sans beaucoup de réserve. Aussi nous nous limitons aux pièces bien connues et nous prenons comme point de départ les œuvres datées du 15^e siècle, de cette époque où les lettres eurent une floraison incomparable sous l'impulsion des premiers rois de la dynastie des Lê postérieurs.

La langue sobre et majestueuse des poésies du roi Lê-thánh-Tôn réitére bien l'esprit d'ordre et de discipline que l'autorité royale et la paix intérieure ont fait naître dans le peuple. La forme lapidaire et simple de la poésie « Conseils à la famille » (gia huân ca) de Nguyễn-Trãi, révèle le « bon sens pratique » qui orientait les réformateurs de la société vers l'éducation de l'individu et de la famille.

Vers la fin de la dynastie des Lê, avec le règne des maîtres de palais, on assistait à une longue période de décadence où la cour était le théâtre des rivalités de seigneurs et le pays était en proie aux anarchies. De là, cette inquiétude qui plane sur les « Plaintes de la femme d'un engagé » (Chinh-phụ-ngâm), cette amertume qui s'exhale des chants d'une « fille de Harem » (Cung Oan). De là, viennent également la langue licencieuse des farces du fameux Cống Quỳnh et la poésie frémissante de Hồ Xuân Hương qui plonge certains lecteurs en délire.

Cette langueur du style qui pénètre la pensée, caractérise bien les époques de trouble et de décadence. Les accents des œuvres du déclin des Lê rappellent les chants des poètes de la fin du Moyen-âge ou de l'époque révolutionnaire en France. Et l'on a la même impression en lisant la poésie des Song en Chine. Sans doute elle a sa beauté mais elle n'en reste pas moins un signe pathologique.

Avec l'avènement de Gia-Long à l'aurore du 19^e siècle, l'œuvre de Nguyen-Du marqua

le signe d'un assainissement. La langue reflète plus d'optimisme et de vigueur, et chose remarquable, elle commença à s'affranchir de l'influence chinoise et s'efforça d'affirmer son cachet national qu'elle a d'ailleurs toujours conservé depuis son origine. Sans doute, le chinois occupe encore une grande place dans le Kim-vân-Kiêu et dans les poèmes des écrivains postérieurs de la dynastie des Nguyen, mais il ne se conserve que là où sa présence est indispensable, car enfin quoi qu'on en dise, on n'arrive jamais à dépouiller l'annamite du chinois qui est devenu un élément du génie de notre langue. Le chinois est à l'annamite, comme, l'a-t-on dit, le latin est au français. Les circonstances historiques qui ont rapproché respectivement ces peuples (la domination romaine en Gaule et la domination chinoise en Annam) et surtout l'affinité naturelle de leur génie, justifient sous tous les rapports cette thèse presque incontestable.

Mais, l'a-t-on également remarqué, le français s'est secoué bien avant nous du joug latin. Dès la Renaissance même, époque où les Anciens étaient en si grande faveur, un Du Bellay déjà, dans « la Deffiance et Illustration », a proclamé la valeur de la langue nationale et l'a placée au-dessus du latin qui avait seul le privilège auprès des écrivains du Moyen-âge, d'exprimer les idées sérieuses. Cet affranchissement s'accroissait plus nettement aux siècles suivants, avec certes, des réserves que nous étudierons ailleurs, et de nos jours, l'indépendance est si complète (1) que le français seul suffit pour nous guider aux plus hautes sphères de la pensée humaine.

Chez nous, au contraire, le joug du chinois n'a été secoué qu'au début du 20^e siècle, avec l'année 1917 qui a vu s'ouvrir le dernier concours triennal. Ce n'est qu'à cette date que le chinois cessa de figurer comme matière première sur le programme de l'enseignement bien qu'il continue à servir encore de nos jours, dans la majeure partie de la population rurale, à la rédaction des actes officiels.

Ce retard de l'émancipation de la langue annamite que certains attribuent si facilement à

(1) Nous voulons dire l'indépendance du français à l'état actuel, le français amélioré dans sa constitution par des éléments latins.

l'esprit de routine de notre race, est cependant une nécessité toute naturelle dont se rendrait compte tout critique impartial : si le latin laissa sa place au français depuis le 16^e siècle c'est parce qu'il est une langue morte alors que chez nous, le peuple chinois, par son immense influence sur tout l'Extrême-Orient et sa vitalité envahissante, ne cesse de nous retenir dans son orbite. Certes nous ne parlions pas sa langue, mais nous lisons et écrivons ses caractères, et c'est par cette voie que nous entretenons avec les enfants du Céleste Empire nos relations commerciales et politiques.

Ce retard qui ne vient pas de notre faute, n'est pas non plus désavantageux pour nous sous tous les rapports. La forme populaire et originale de notre langue en se développant à côté de la forme savante influencée par le chinois, trouve en effet, en celle-ci, un abri qui le protège des altérations du temps et lui conserve sa fraîcheur primitive seule capable d'exprimer la poésie spontanée de l'âme humaine si difficile à rendre par les vocables compliqués de ce monde déjà trop vieux. « Le vieillard ne parle pas la langue des enfants » a dit le poète. Et en fait, il ne serait pas aisé de se servir du français du 20^e siècle pour exprimer la charmante naïveté des fabliaux du Moyen âge. C'est que le français, émancipé de bonne heure de la tutelle latine, s'est exposé aux déformations rapides de la classe d'élite qui est hélas, la plus changeante de la société. La langue annamite, au contraire, s'est limitée à l'usage du peuple, laissant au chinois le privilège d'interpréter la pensée et les sentiments des lettrés. Certes, le peuple, lui aussi, évolue, mais son évolution est lente et régulière et jamais sa masse ne s'agite follement comme les couches supérieures, aux orages de la vie sociale ou politique. Et c'est pourquoi la langue populaire du peuple annamite conserve encore aujourd'hui la grâce et la poésie primitives, et c'est pourquoi une chanson née des époques des « Deux Sœurs » ne présente pas une grande différence avec celle qu'improvise une jeune fille de Lim au pied de la colline, à côté du galant qui l'accompagne.

* * *

Se modifiant peu à travers les âges, la langue annamite présente encore plus d'unité dans l'espace que la langue française.

Et d'abord envisageons cette distinction de la langue d'après les classes sociales, et les professions. Il faut reconnaître, à ce point de vue, que les nuances sont moins nettes chez nous qu'en France. C'est que peut être notre esprit, dans un certain sens, est plus démocrate que l'esprit français ou du moins, cet esprit de l'ancien régime. Certes, nos institutions politiques n'avaient rien de démocratique mais nos institutions sociales ont été imprégnées depuis de longue date d'un esprit très libéral.

Nous ne connaissions pas dans la société cette distinction en trois classes. Certes, nos bonzes ne pouvaient se comparer au clergé de France et étaient trop peu nombreux et trop effacés pour former une classe à part. Mais il est remarquable qu'entre les mandarins et les paysans, on ne trouve rien de comparable à ce profond fossé qui séparait la noblesse du tiers état et qui a été la cause de ce bouleversement de 1789.

Depuis la création des concours littéraires qui remontèrent jusqu'à la dynastie des Lý (11^e siècle) la noblesse mandarinale se recrutait parmi le peuple. Le paysan le plus humble pouvait, par son mérite, accéder aux plus hautes charges de l'Empire : il y avait des exceptions, des privilèges, des titres accordés aux fils de grande famille mais la règle générale n'en restait pas moins démocratique.

Sans insister longtemps sur cette organisation sociale qui pourrait être regardée comme une cause de l'unité de notre langue, passons à une autre qui doit retenir davantage notre attention : c'est l'histoire de la formation de notre peuple et de son expansion sur la péninsule indochinoise.

Et en effet, une différence qui doit frapper celui qui essaie de comparer la langue annamite à la langue française c'est l'existence en celle-ci des patois et des dialectes inconnue dans notre langue. Sans doute, le français s'est répandu depuis de très vieille date sur tout le territoire de la France. Il a même débordé son pays d'origine pour devenir une langue presque universelle. Dans son « dictionnaire philosophique » déjà Voltaire a écrit : « La langue française n'est ni si abondante ni si maniable que l'italien, ni si majestueuse que l'espagnol, ni si énergique que

l'anglais ; et cependant elle a fait plus de fortune que ces 3 langues ».

Et pourtant, il faut reconnaître que beaucoup de paysans français ne parlent pas la langue de Voltaire, malgré le grand effort du 19^e siècle qui a rendu l'instruction primaire obligatoire et gratuite.

Ce défaut d'unité n'est qu'une conséquence naturelle de la formation du peuple français. Celui-ci, en effet, a été formé par une combinaison de plusieurs peuples venus des régions différentes et ayant chacun leur langue propre. Fixés sur le territoire de la France ils ont conservé leur dialecte. C'est en effet, comme l'a dit Littré, une erreur de tenir les patois pour du français qui s'est altéré dans la bouche du peuple des provinces, et dans son dictionnaire, le grand savant se propose de démontrer que : « les patois sont les héritiers des dialectes qui ont occupé l'ancienne France avant la centralisation monarchique au XIV^e siècle. »

A l'appui de la théorie de Littré, nous pourrions apporter la preuve inverse de l'histoire de la formation du peuple annamite. Si nous en croyons à l'hypothèse d'Aourousseau, le grand savant de l'École française d'Extrême-Orient, celui-ci serait, à l'origine, cette branche des Viêt orientaux qui occupaient le Sud-Est de la Chine (province actuelle de Tcho-Kiang ou Chiêt Giang) au VI^e siècle avant notre ère. Refoulés par les Chinois venus du Nord, ces Viêt seraient descendus au Tonkin où ils s'établirent au début du III^e siècle avant J. C. « Puis les vagues toujours renouvelées de leurs émigrants continueront à déferler vers le Sud, à porter le plus loin possible les dernières ondes du mouvement d'impulsion. Ils atteindront le centre de l'Annam dès la fin du siècle suivant... et par des coups répétés, après de longues années de guerre, ils finiront par triompher, en 1471 de leurs rivaux de civilisation indienne, pour s'étendre encore vers le Sud et atteindre progressivement la région de Qui Nhon à la fin du XV^e siècle, celle de Song Cau en 1611, Phan Rang en 1653, Phan Thiêt en 1697, Saigon en 1698, Hatien en 1714. Enfin pendant la première moitié du XVIII^e siècle, les Annami-

tes parachèveront l'œuvre d'expansion de leur race en occupant toute la Cochinchine actuelle » (AOUROUSSEAU. Les origines du peuple annamite. BÉFEO XXII).

La langue conquiert certainement le pays avec l'expansion des hommes. Et puisque c'est toujours le même peuple qui se développe, il est naturel que la langue est aussi une. C'est pourquoi du Sud au Nord, de la pointe de Camâu à la porte de Chine, le voyageur qui longe la route mandarine s'étendant sur « mille lieux » entend partout la même langue, qu'elle soit dans les accents sereins d'un paysan labourant son champ dans la fraîcheur matinale, ou dans les airs amoureux d'une sampanière fredonnant sa chanson au milieu d'une onde limpide.

* * *

Reflet de la vie sociale d'un peuple, la langue est aussi le miroir de sa philosophie. « La phrase latine, dit E. Lavisse, est celle d'un peuple qui agit, commande et légifère ; et la phrase grecque, celle d'un peuple à raisonnement perpétuel » (1) Ne pourrait-on pas, en comparant l'annamite et le français, essayer de saisir quelques traits de l'âme de ces deux peuples.

Et d'abord signalons cette remarquable qualité que tout le monde s'accorde à reconnaître comme française par excellence, celle qui apparaît d'un bout à l'autre de l'histoire de la littérature : le bon sens.

C'est le bon sens, la raison qui fait tout,
Vertu, génie, esprit, talent et goût.
Qu'est ce que vertu ? raison mise en pratique
Talent ? raison produite avec éclat.
Esprit ? raison qui finement s'explique
Le goût n'est rien qu'un bon sens délicat,
Et le génie est la raison sublime.

Voilà les vers d'un apologiste du bon sens qui nous fait voir combien l'auteur tient à cette qualité nationale de la langue.

Cette qualité si finement analysée par Brunetière dans ses « Etudes critiques » est un don naturel de l'esprit français qui se manifeste par la clarté, la simplicité et l'élégance. Claire, cette langue l'est comme l'onde limpide de la Seine, la neige transparente du Mont Blanc, comme le ciel de Paris qui

(1) L'éducation de la Démocratie. Paris Alcan p. 5 s 9.

ne se voile pas des brumes de Londres et de Berlin, ni ne s'éblouit du soleil riant de Rome.

Simple, elle l'est comme la ligne de ses champs immenses où le manteau verdoyant de blé s'étend jusqu'à l'horizon ; nette, elle rappelle les contours de ces sombres sapins qui projettent leur silhouette noire sur le fond d'azur du ciel.

Elégante, cette langue cadre enfin merveilleusement avec l'harmonie du paysage de la zone tempérée où couleurs, formes et sons se mêlent et se pénètrent pour former un tout intime.

« Il n'y a jamais eu de langue où l'on ait écrit plus purement, plus nettement qu'en la nôtre ; qui soit plus ennemie des équivoques et de toute sorte d'obscurité : plus grave et douce tout ensemble, plus propre pour toute sorte de style, qui aime plus l'élégance mais qui craigne plus l'affectation ». Tel est le jugement du grammairien Vaugelas qui affirme comme tant d'autres critiques tout ce que nous avons voulu soutenir.

A ce « bon sens » français s'oppose l'imagination annamite, cette imagination fantastique qui a peuplé tout l'Extrême-Orient de chimères. Comme la poussée de la sève puissante qui portent les arbres à des hauteurs vertigineuses, notre imagination aiguillonnée par le soleil des tropiques, éblouie par la végétation luxuriante, bercée dans l'ombre mystérieuse des forêts vierges, donne à notre langue une intuition mystique qui n'a rien de commun avec la clarté analytique du français. Ce caractère instinctif se révèle dans la structure de nos phrases, les procédés de nos comparaisons et la forme de certains genres où dominant l'ellipse et le vague.

Nos phrases ne présentent pas cette structure logique des phrases françaises : les éléments ne suivent pas en général un ordre fixe et les ellipses y sont fréquentes. Pour mettre en relief cette différence il suffit de comparer une traduction en vers d'un texte annamite avec sa traduction littérale.

TRADUCTION LITTÉRALE

*Một cung gió thắm mưa sầu,
Bốn giây rõ máu năm đầu ngón tay.
Ve kêu vợ nỏ hót nào lây,
Lọt tai Hồ cũng nhẵn mày rơi chầu.*

Une note vent écœurant pluie triste
Quatre cordes tomber sang cinq bouts doigts
Cigale chante singe crie non égalier
Percevoir oreille, HỒ aussi sourcilier tomber larmes!

TRADUCTION EN VERS (CRAYSSAC)

De la guitare, alors, des accents émouvant
Jaillirent où sifflaient, lugubres, tous les vents
Où, douloureux, tombaient tous les pleurs de la pluie..

Si vive était Kiêu la souffrance inouïe
Que soudain, sur les quatre cordes, il semble
Qu'un sang rose coulait du bout de ses cinq doigts..

Les stridulations après de la cigale,
Les clameurs des gibbons, pour l'horreur sans égales.

N'auraient pas exprimé la tristesse à tel point...
De plus en plus mélancolique dans son coin,
En sentant cet air triste entrer dans ses oreilles,
HỒ fronçait les sourcils de façon non pareille
Et, malgré lui, gagné par si grande douleur
Laisait tomber sans fin les perles de ses pleurs.

Certes, pour donner à sa traduction une allure poétique capable de rendre les sentiments des vers annamites, l'auteur s'est obligé d'ajouter certains mots qui n'auraient pas figuré dans une traduction libre : mais il n'en reste pas moins que l'inégalité de longueur de l'original et de la transcription fait sauter aux yeux cette différence entre le caractère intuitif de notre langue et le caractère analytique du français.

L'annamite est intuitif, disons-nous, et non synthétique comme le latin, car la synthèse suppose des règles alors que l'intuition est essentiellement libre. Par son vague et ses ellipses, notre langue est l'interprète du cœur et non de l'intelligence, elle dit peu mais elle suggère beaucoup. Sa mobilité et sa souplesse la prêtent au mouvement ondoyant des sentiments, son élasticité laisse une marge suffisante à l'élan de l'imagination. Cette imagination nous fait voir les choses au delà de leurs contours réels. Une image souvent en évoque une infinité d'autres. Une sensation visuelle fait venir des sensations auditives ou olfactives. Cette puissance d'association nous accommode ainsi facilement aux comparaisons les plus inattendues, incompréhensibles aux étrangers habitués à la clarté de leur langue où tout se subordonne à une logique implacable

« Mày thua nước tóc »

« Le nuage cède à sa chevelure »

dit le poète du Kim Vân Kiêu. Et en quoi ? voilà l'énigme, le vague, l'absurdité, mais voilà aussi la beauté de l'image. La comparaison porte-t-elle sur la couleur brillante des nuages et des cheveux comme le pensent certains traducteurs, ou sur le teint vert comme l'estiment d'autres qui s'appuient sur une expression courante, porte-t-elle plutôt sur le mouvement ondoyant de ces flocons de cirrus entourant le disque de la lune et de ces mèches flottantes encadrant le visage souriant d'une jeune fille ? — Elle porte sur tout cela à la fois et peut-être sur autres choses encore. Elle nous suggère toutes les sensations qui peuvent nous revenir à un instant donné, et qui varient jusqu'à l'infini.

Et c'est peut-être ce caractère suggestif, ce don évocateur qui conserve toujours la fraîcheur à ces images vieillies que condamnent de parti-pris certains partisans de « l'École moderne ». Certes, rien n'est plus rébutant que ce style pédantesque fardé d'images archaïques et l'on a raison de proclamer la clôture du « chinoisisme à outrance ». Mais cela ne revient pas à dire qu'il faut abandonner la culture chinoise, la tradition classique de nos écrivains dont les œuvres restent encore les perles incomparables de notre littérature. Les images antiques ont leur beauté impérissable ; elles se gâtent entre les mains médiocres, mais elles se rejuvenissent sans cesse sous la plume des grands auteurs. Si l'on relit ces vers de Nguyễn-Du et de Lamartine :

*Grong-Nga vằng vặc dôm song
Vàng reo ngấn nước, cây lồng bóng sân*

(C'est le char vapoureux de la reine des ombres Monte et blanchit déjà les bords de l'horizon).

on verra que ni l'antique « miroir lunaire » des Chinois ni l'archaïque char de Vénus des Grecs n'ont perdu de leur grâce.

Ne condamnons pas l'outil mais l'ouvrier inhabile : plus l'image est vieille et familière, plus elle est évocatrice. La banale (?) comparaison des cheveux de Kiêu avec les nuages, remue inconsciemment en nous les vagues impressions qu'accumule l'héritage sentimental de nos ancêtres, et ressuscite devant nos yeux en un instant fugitif, l'image des personnes dont les grâces à certains moments ont ému notre cœur.

Dans notre langue, le mot par lui-même, par le sens restreint auquel il est borné, a peu d'importance. L'essentiel c'est le fond qu'il cache, la foule d'idées et de sentiments qu'il suggère. Et ce caractère suggestif se remarque encore plus nettement dans deux genres littéraires désignés sous le nom de « Hứng thi » (suggestion) et de « chiết hạ » (vers inachevés). Ce dernier, comme son nom l'indique, est formé exclusivement de vers inachevés qui laissent au lecteur le soin de les compléter selon sa manière de comprendre et de sentir. L'autre plus répandu est d'origine plus ancienne. Une poésie de ce genre est composée essentiellement de deux parties, la première notant l'objet qui inspire, la 2^e les impressions inspirés. Souvent le rapport entre les deux parties est difficile à saisir mais c'est dans cela même, dans cette naïveté, cette spontanéité, cette absence absolue de calcul, que réside la poésie pénétrante du genre. En voici quelques échantillons pris dans cette riche littérature populaire à laquelle on ne peut se lasser de revenir :

*Con cò lặn lội bờ sông
Gánh gạo đưa chồng tiếng khóc nỉ non.*

(Le héron patauge dans la boue de la berge. J'accompagne mon mari (qui va me quitter pour rejoindre son poste) et je ne peux retenir mes sanglots.

*Nhiều điều phủ lấy giá gương,
Người trong một nước thì thương nhau cùng.*

(Le crépon rouge couvre la glace. Les habitants du même pays doivent s'aimer).

Ce genre qui respire une poésie rare à notre époque, ces chants de l'âme primitive conservant encore toute sa prime fraîcheur, s'est vu aussi fleurir en Chine depuis la plus haute antiquité, le Cheuking en est un recueil des meilleures chansons.

*Đào chi yêu yêu sức sức kỳ hoa
Chi tử vu quy nghi kỳ thất gia
Đào chi yêu yêu hữu phần kỳ thực
Chi tử vu quy nghi kỳ gia thất
Đào chi yêu yêu kỳ điệp trần trần
Chi tử vu quy nghi kỳ gia nhân*

(Cheu King Quốc Phong)

Le pêcheur est jeune et beau, ses fleurs sont brillantes. Ces jeunes filles vont célébrer leurs noces chez leurs fiancés : elles établiront l'ordre

le plus parfait dans leurs appartements et dans toute la maison.

(Le pêcheur est jeune et beau, ses fruits sont nombreux. Ces jeunes filles vont célébrer leurs noces : elles établiront l'ordre le plus parfait dans leurs maisons et leurs appartements.

Le pêcheur est jeune et beau, son feuillage est luxuriant. Ces jeunes filles vont célébrer leurs noces : elles établiront l'ordre le plus parfait parmi les personnes de leurs maisons.

Giang hữu kỷ, chi tử qui

Bắt ngã dĩ, bắt ngã dĩ

Kỷ hậu dã hối

Giang hữu chủ, chi tử qui

Bắt ngã dĩ, bắt ngã dĩ

Kỷ hậu dã sử

Giang hữu dà, chi tử qui

Bắt ngã qua, bắt ngã qua

Kỷ khuê dã ca.

(Le Kiang a des bras qui retournent au courant principal. Cette fille en se mariant ne m'a pas prise pour compagne. Elle ne m'a pas prise pour compagne ; ensuite elle s'en est repentie.

Le Kiang a des îlots. Cette fille en se mariant ne m'a pas choisie pour compagne. Elle ne m'a pas choisie pour compagne ; ensuite (elle m'a appelée auprès d'elle, et) ses regrets ont cessé.

La T'ouo est un bras du Kiang. Cette fille en se mariant m'a laissée loin d'elle ; ensuite (dans son repentir pour dissiper sa tristesse) elle a sifflé ; (à présent elle chante de joie).

Ce caractère intuitif de notre langue est sans doute une des causes de sa servitude. Langage du cœur, vague et souvent équivoque, elle ne peut, du moins sans amélioration, traduire les raisonnements savants de la philosophie et les démonstrations rigoureuses de la Science.

Mais elle lui doit aussi sa grandeur : elle se prête à l'expression de tout ce monde d'idées et de sentiments flottant entre la pleine ombre et la pleine lumière et le reproche que Renan fait à la langue française « de figer sous l'excessive précision et la clarté trop crue de ses vocables ce qui par essence devrait rester fuyant, ondoyant, vapoureux presque indéfinissable » ne pourrait certes pas lui être appliqué.

* * *

Une deuxième différence entre le français et l'annamite, quant aux caractères des deux peuples, c'est que le premier est mondain et le second, renfermé.

La littérature française comme l'a affirmée

Paul Janet est « née du monde et pour le monde ». Ce n'est pas là un jugement sans fondement. La mondanité semble être en effet inhérente au génie français qu'on retrouve à toutes les époques de son évolution.

Les troubadours qui composent les chansons de geste et les chantent devant la cour des seigneurs, les auteurs des fabliaux ou de farces qui livrent les bourgeois ou les prêtres à la risée de la foule, les poètes qui adulent le roi et les dames, dès les premiers temps de la formation de la monarchie absolue, les mondains qui se réunissent en salons littéraires, tous destinent leurs œuvres au public et mesurent leur valeur par son suffrage. Avec le règne de Louis XIV cet esprit pénètre tous les genres et favorise le développement du théâtre, genre mondain par excellence au détriment de la poésie lyrique qui s'est vue bannie de la littérature française pendant près de deux siècles.

Et lorsque celle-ci apparaît au 19^e siècle avec l'individualisme si vanté des Romantiques pourrait-on dire que l'esprit mondain a fui le cénacle de la muse française ? Certes, les poètes de la nouvelle école se vantent sans cesse de leur amour de la solitude et déclament leur haine pour la vie sociale, mais ce n'est là qu'une attitude ingénieuse pour attirer le suffrage public et se distinguer dans cette époque de déséquilibre où tout tend à l'extravagance. Au fond leur lyrisme est mondain, et leurs plus grands plaisirs c'est encore de se réunir en cénacle. Comme les classiques, ils aiment bien l'odeur du vin et le contact des femmes. Sans doute par moment, recherchant sincèrement l'isolement Lamartine se plaît à s'asseoir « à l'ombre du vieux chêne » ou au bord du « Lac », Victor Hugo à rêver, « jusqu'au soir » dans le jardin abandonné transformé en broussailles, Musset à revoir la place à jamais sacrée, la plus chère tombe et la plus ignorée, où donne le souvenir, Vigny à se retirer dans sa tour d'ivoire. Mais ils ont passé la plus grande partie de leur vie au milieu des salons, des académies, ils ont pris part activement aux débats politiques du Parlement ou aux actions héroïques des champs de bataille.

D'ailleurs l'esprit mondain est inhérent au peuple français où l'amitié est la plus

agréable du monde. « Dans toutes les classes, en France dit M^{me} de Staël (1) on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples et les liqueurs fortes chez quelques autres ».

Volney, le grand voyageur du début du 19^e siècle raconte que « les Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique ; mais de temps en temps, ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, causer à la ville : et cette ville, la Nouvelle Orléans était à six cent lieues de leur demeure » (2).

Au contraire « En Orient, dit encore M^{me} de Staël, quand on n'a rien à faire on fume du tabac ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié ».

Il y a sans doute, dans ce jugement hâtif d'une femme qui n'a jamais été en Orient, une exagération involontaire. Mais il marque bien la différence entre l'esprit mondain de l'Occident et le caractère renfermé de l'Orient.

Les Annamites sont méfiants, a dit un Européen. Cette remarque qui n'est pas entièrement juste a pourtant son fondement. Il serait plus exact de dire que nous sommes peu expansifs car la réserve que nous montrons dans nos relations avec autrui se retrouve aussi dans la vie en famille. Mais il n'en résulte pas que nous sommes de nature apathique. Au contraire notre cœur brûle toujours d'une flamme ardente et nous sommes capables des affections profondes pouvant se traduire par des abnégations les plus hautes. Cette apparente froideur est le signe d'une vie intérieure intense, et si nous n'éprouvons pas ce besoin de la répandre sur notre entourage, c'est que notre imagination nous permet de nous créer un monde intérieur où nous pouvons goûter tous les charmes d'une société fictive.

L'enfant parle souvent à lui-même, étant seul dans un coin de la maison. Souvent il

se crée un dialogue où il joue successivement le rôle des interlocuteurs.

Il en est de même, pour nous qui n'avons perdu ni la fraîche imagination ni la tendre sensibilité de l'enfant.

Et notre langue traduit bien ce caractère par un lyrisme spécial qui pénètre aussi bien la littérature populaire que la littérature savante des lettrés.

Pour le sentir, parcourez les campagnes, suivez discrètement les sentiers, et alors des volets d'une paillette ou du fond d'une rizière, jailliront à vos oreilles des chansons argentines d'une paysanne qui donnent au paysage calme un je ne sais quoi de pénétrant et d'indéfinissable.

*Buồn trông con nhện chăng tơ,
Nhện ơi, nhện hỡi, nhện chờ đợi ai?
Buồn trông chênh-chếch sao mai,
Sao ơi ! sao hỡi ! nhớ ai sao mờ . . .*

(Je suis triste de voir l'araignée tisser sa toile.
Araignée, à qui tends-tu ta soie ?
Je suis triste de voir l'étoile du soir qui décline.
Étoile, pourquoi pâlis-tu ?)

*Người ta đi cấy lấy công,
Ta nay đi cấy còn trông nhiều bề . . .*

(On repique le riz pour toucher le salaire,
Moi, je repique le riz et j'attends autre chose.)

*Đêm đêm trông giải ngân hà,
Đuôi sao tinh dầu đã ba năm tròn.
Đá mòn nhưng dạ chẳng mòn,
Tao khê nước chảy hãy còn tro-tro.*

(Toutes les nuits, je regarde la voie lactée,
Et l'étoile polaire qui m'ont vu attendre trois
ans ronds.
La pierre s'use mais mon cœur ne s'use pas
Sous le ruissellement de l'onde du temps mon
amour reste le même)

Si maintenant vous vous aventurez un peu plus loin soit au bord de la mer, soit sur la pente de quelques montagnes, vous entendrez des accents nouveaux d'un lyrisme plus aigu :

*Rủ nhau xuống bể mò cua,
Đem về nấu quả mơ chua trên rừng.
Em ơi, chua ngọt đã từng,
Rừng xanh nước biếc ta đờng quên nhau.*

(1) De l'Allemagne 1^{er} partie chap XI.
(2) Les Ruines.

(Venons attraper les crabes dans la mer,
 Nous les cuirons avec la cerise de la forêt.
 Petite sœur, nous avons goûté ensemble les
 saveurs douces et amères,
 Plus tard lorsque nous serons séparés, l'un
 dans la forêt verte, l'autre sur la mer bleue, ne
 nous oublions pas).

Đố ai quét sách lá rừng,

Đẽ ta khuyẻn giỏ, giỏ đừng rừng cây.

(Si quelqu'un peut balayer les feuilles de la forêt.
 Je dirai au vent de ne pas secouer les arbres.)

Une énumération complète de pareilles chansons serait interminable, même si on se limite aux plus belles. Mais les quelques échantillons que nous avons recueillis ont suffi pour donner quelques révélations sur l'âme du paysan dans le lyrisme débordant des chansons populaires. Et c'est le lyrisme le plus spontané, le plus naturel, ne se gâtant par la moindre touche d'affecterie. La raison en est simple : contrairement aux grands genres de la poésie française, les chansons populaires annamites ne sont pas destinées au public. Nous pouvons modifier la remarque de Paul Janet et dire qu'« elles sont nées de l'individu et pour l'individu ». Et en effet, la paysanne qui repique le riz, le cultivateur qui laboure sa rizière, le gardien de buffle qui se juche sur son animal, tous ne chantent que pour eux-mêmes, pour combler la solitude qui les entoure, chasser les chagrins qui leur pèsent, et répandre dans l'Univers cette vie intérieure qui déborde de leur âme.

La même remarque pourrait s'étendre à la littérature savante. Ici encore le poète ne compose des vers que pour lui-même, ou, tout au plus, pour quelques rares amis intimes. Ce sont des causeries confidentielles d'une tête-à-tête qui n'ont aucun caractère social, et c'est pourquoi, le genre mondain du théâtre n'a pu se développer dans notre littérature.

* * *

Enfin le troisième caractère que nous révèle l'étude comparée des deux langues, c'est le positivisme qui est le trait commun aux deux peuples.

Cela va sans dire pour le français caractérisé comme nous l'avons vu par le bon sens et la mondanité.

Comme notre caractère, le positivisme est plus difficile à expliquer étant donné que les deux précédents attributs paraissent s'y opposer.

Mais, au fond, loin de nuire à l'action, l'imagination et l'amour de la solitude nous soutiennent dans la lutte pour la vie. C'est un cas exceptionnel mais cette exception peut être expliquée.

Les habitants des pays tempérés sont dans des conditions qui permettent à l'homme de dominer la nature : ils taillent les forêts, drainent les fleuves, aplanissent les terrains, c'est parce que ni leurs forêts ne sont épaisses comme nos forêts vierges, ni leurs fleuves n'ont la force torrentielle de nos cours d'eau, ni leurs terrains ne se hérissent de montagnes vertigineuses de nos régions tropicales. La nature stimule leur action en leur opposant des obstacles qu'ils peuvent vaincre, et, sans sortir du monde réel, ils peuvent s'estimer heureux de pouvoir ainsi triompher de la nature.

Les peuples des régions tropicales et équatoriales sont bien moins heureux. L'homme y est presque absorbé par le monde extérieur : la chaleur le brûle, les maladies le ruminent, la faune, la flore, les montagnes, les eaux... tout l'opprime et l'écrase. La lutte est donc franchement impossible puisque les deux forces sont trop inégales ; aussi au lieu de livrer la bataille exclusivement dans le monde réel (comme les peuples sauvages de l'Afrique qui se condamnent évidemment dans leur défaite à une vie végétative) nous nous sommes élevés, à l'aide de notre imagination, dans un autre monde où, ramassant toutes nos forces intérieures, nous avons bravé la nature, et l'avons même vaincue. C'est cette victoire morale due à l'imagination et à la concentration de la vie intérieure qui nous console de notre faiblesse physique et qui nous permet de vivre dignement au milieu de ce monde réel où nous avons toujours bien tenu notre position. Jamais nous ne nous sommes déclarés vaincus ; nous peinons, nous souffrons, mais nous ne perdons pas courage.

Ainsi après avoir entendu les chants des femmes, continuons notre route et prêtons l'oreille à une voix plus mâle, plus rassurée

qui nous fait sentir non plus cette mélancolie dissolvante d'une âme attendrie mais la confiance sereine d'un courage prêt à vaincre tout obstacle :

*Sớm ngày vác cuốc thăm đồng,
Hết nước thì lấy gàu sòng tát lên.
Hết mạ ta lại quấy thêm,
Hết lúa ta lại mang tiền đi đong.
Nửa mai lúa tốt đầy đồng,
Gặt về đập sây bỏ công cấy cấy.*

(Le matin, la pioche à l'épaule, je visite le champ; L'eau manque-t-elle, j'ai mon écope. Les plants de riz ne me suffisent-ils pas ? j'en apporte de nouveaux. J'achète de même du grain si je n'en ai pas la quantité nécessaire à ma semaille. Le jour où les épis doreraient mon champ Je goûterai le fruit de mes peines).

*Trời sinh trời chẳng phụ nào,
Phong vân gặp hội, anh hào ra tay.
Tri khôn rắp để dạ này.
Có công mài sắt có ngày nên kim.*

(Le ciel m'a fait naître, le ciel ne m'abandonne pas. J'attends l'occasion pour déployer mon talent. Je dois me munir de connaissances. Qui se donne la peine de battre le fer aura l'aiguille).

*Giời mưa thì mặc trời mưa,
Tôi không có nón trời mưa thì ra.*

(La pluie tombe, je ne m'en inquiète pas. Je n'ai pas de chapeau, que le ciel s'arrange pour ne pas me mouiller).

Ce dernier mot caractérise bien notre positivisme : nous avons beaucoup d'énergie, nous nous élançons volontiers à l'action. Mais cet élan qui nous porte à braver tou-

tes les difficultés du monde réel est soutenu par la puissance de notre imagination et l'intensité de notre vie intérieure.

* * *

Dans cette vue rapide sur l'annamite et le français nous avons essayé d'analyser deux choses. D'une part, c'est l'évolution de la langue selon le mouvement de la vie sociale et de la philosophie du peuple. D'autre part ce sont les quelques ressemblances et différences entre les deux peuples d'après l'étude de leur langue. Et devant cette double série de résultats, nous pensons que la langue annamite tout en subissant l'influence de la langue française (ce qui est tout naturel) — ne peut perdre ses qualités propres qui lui ont permis jusqu'ici de conserver une vie indépendante malgré l'influence millénaire du chinois et l'affinité particulière que celui-ci présente pour elle.

Nous estimons en outre que, pour vivifier notre langue, il vaudrait mieux porter notre effort sur le fond de la pensée que sur la forme de l'expression, la mettre au service des idées sérieuses, des sentiments sincères qu'en discuter la syntaxe ou la grammaire.

Perfectionnons notre fond, munissons-nous de connaissances solides, cherchons à les bien composer, par l'étude des langues étrangères, et, pour nous exprimer, servons-nous de notre langue telle qu'elle est à l'état actuel : sa forme devra évoluer d'elle seule, c'est une loi naturelle et à ce titre personne ne peut avancer ou retarder son évolution.

PHAN-ANH



Une vie nouvelle

(Conférence faite à la Société d'Enseignement Mutuel de Hanoi)

par NGUYỄN-TIẾN-LÃNG

(fin) (1)

... Un pays dans lequel la conciliation entre le *nouveau* et l'*ancien* a pu s'affec-tuer avec une aussi parfaite harmonie que le Japon est vraiment un pays favorisé, peut-être un cas unique dans le monde contemporain, et certes un exemple digne d'admiration.

Après ces exemples pris dans quelques peuples asiatiques, je voudrais, au risque d'abuser de votre patience, envisager au moins un exemple pris en Europe, ce qui ne me paraît pas superflu. Le pays qui, au point de vue qui nous occupe, paraît le plus intéressant, est l'Italie avec son fascisme, qui, à certains égards, est un « mouvement de vie nouvelle » basé lui aussi, comme en Chine, comme au Japon, sur la rénovation de certaines antiques traditions italiennes. Le temps me manque pour développer cet aspect du fas-cisme italien, mais vous le saisirez de suite quand je vous aurai cité quelques vues sur le fascisme d'après des écrivains notaires du pays que mène Mussolini. Voici, par exemple, comment l'historien Suckert « voit » le fascisme ; je laisse la parole à Prezzolini qui a fait de cette théorie de Suckert l'exposé critique qui suit :

« ... Les théories de Suckert se réfè-rent directement à l'Italie. Suckert sent fort bien que le fascisme ne peut exister s'il ne repose sur une thèse générale. Il sent aussi que l'Italie elle-même ne peut vivre si elle ne possède pas une idée universelle. Mais quelle est l'idée que Suckert veut voir représenter par le fascisme, dès lors, par l'Italie, en Europe, enfin, dans le monde ?

« Affirmant que les Italiens constituent un peuple incorrigiblement antique et incapable de devenir moderne, il estime qu'il est inutile que ce peuple regrette et et se lamente d'avoir vécu à l'écart de ces phénomènes de vie moderne que sont la Réforme, la Révolution française, le libre examen. Les Italiens doivent cesser de chercher leur chemin à la suite des au-tres peuples, mais marcher sur leur propre voie. Qu'ils regardent davantage et plus à fond, derrière eux, ce qu'ils ont été, ce qu'ils ont fait de caractéristique et d'original, et on verra qu'ils se sont toujours maintenus sur la ligne anti-mo-derniste. L'Italie est le pays de la Contre-Réforme et non de la Réforme, de la Ré-
action et non de la Révolution, du Catho-licisme et non du libre examen. Les

(1) Voir Nam-Phong depuis le 1^{er} Juillet 1934.

gouvernements italiens originaux, tant Communes que Seigneuries, sont des tyrannies. Les Italiens ont dans leur poche un poignard, et non un fusil sur les épaules. Ils ne seront jamais un peuple industriel, capitaliste, avec des formes anglo-saxonnes.

« Une curieuse application de la théorie de Suckert concerne le *Risorgimento*. Il voit dans le *Risorgimento* la main-mise d'une minorité sur la majorité, majorité de plèbe et de bourgeoisie « bourbonnienne », soucieuse de ne pas abandonner sa vie quiète, de ne pas être violentée dans son amour de la légalité. C'est contre cette majorité qu'agissent et travaillent les « grands italiens », lesquels n'ont jamais représenté le peuple auquel ils appartiennent et avec lequel ils sont en opposition, grands non pas dans la mesure où ils l'expriment, mais au contraire le combattent, grands parce qu'ils sont la réaction, la négation la contradiction des qualités et des défauts du peuple italien : ainsi de Dante à Mazzini, esprits contraires à la mentalité italienne, ils ont conduit le peuple italien là où celui-ci n'aurait pas voulu aller de lui-même (1) ».

Tout en faisant des réserves sur la thèse de Suckert, l'auteur que nous avons cité reconnaît ceci qui me paraît très significatif :

« ... Le fascisme veut être hiérarchie, tradition, respect de l'autorité. Il se plaît à évoquer Rome et l'ère classique. Il veut se maintenir dans les lignes indiquées par les grands Italiens et par les grandes institutions italiennes, y compris le catholicisme... »

IV

Impressions et Espoirs

« Après avoir regardé les autres, faisons un retour sur nous-même », comme

dit le poète du *Kieu*. — Permettez-moi donc ces quelques mots encore, dans lesquels je vous dirai bien sincèrement mes impressions et mes espérances, en vous remerciant de l'attention que vous avez bien voulu me prêter jusqu'ici.

Depuis plusieurs années, à travers des écrits épars dans les journaux annamites en langue française de Hanoi, j'ai bien souvent insisté sur une idée qui m'est chère. Il m'est apparu que les problèmes les plus importants qui se posent dans notre évolution, ne sont pas des problèmes politiques mais avant tout des questions sociales, je veux dire portant sur les mœurs et les coutumes à réformer.

Nous sommes sous le Protectorat de la France. Tout mouvement pour tel ou tel but politique n'aura nécessairement de résultat que dans la mesure où le gouvernement protecteur approuvera nos désirs. Mais dans nos propres façons de vivre, dans nos mœurs, nos rites, voir ce qui est vraiment suranné, ce qui est vraiment gênant et dépourvu actuellement de toute signification, de toute portée, là est la tâche qui dépend de nous et dépend totalement de nous, la besogne à laquelle nous pouvons pleinement nous vouer si nous le voulons ; aucun gouvernement n'y pourra voir d'inconvénient. Et ce sera là une noble et féconde entreprise, ce changement de cadres sociaux qui créera une nouvelle atmosphère, plus « respirable » pour les jeunes, plus vivifiante, plus fortifiante pour leurs aspirations et leur action. Donner à la jeune génération cette atmosphère assainie dans laquelle elle pourra se préparer dans les meilleures conditions à servir la collectivité, à nous donner le plus possible d'individualités hors-pair, voilà en quoi consistera le mouvement anna-

(1) Prezzelini: *le Fascisme*, Bossard éditeur.

mite pour une vie nouvelle que chacun devra faire naître et favoriser dans toute sa mesure.

Telle est la pensée qui, depuis mes débuts même dans le journalisme, m'a toujours inspiré et soutenu. Telle est l'idée que j'ai toujours travaillé à propager dans toute ma mesure. C'est cette idée même qui me fait prendre à l'égard des événements récents qui se sont déroulés à la Cour de Hué depuis le retour dans le pays de notre jeune Empereur, la position qui est la mienne : celle d'un jeune qui croit qu'il peut avoir foi dans le jeune Souverain, pour la modernisation du pays. Des actes comme la suppression des *lay*, la diminution de l'emploi des papiers votifs et des sacrifices d'animaux dans les cérémonies de la Cour, sont justement des réformes au point de vue des mœurs et des coutumes, ces réformes que j'ai appelées, souhaitées, et que je crois les seules immédiatement fécondes. Tout récemment encore, le Mariage impérial est un autre éclatant exemple qui aura des répercussions certaines sur les règles et les rites du mariage dans tous notre pays.

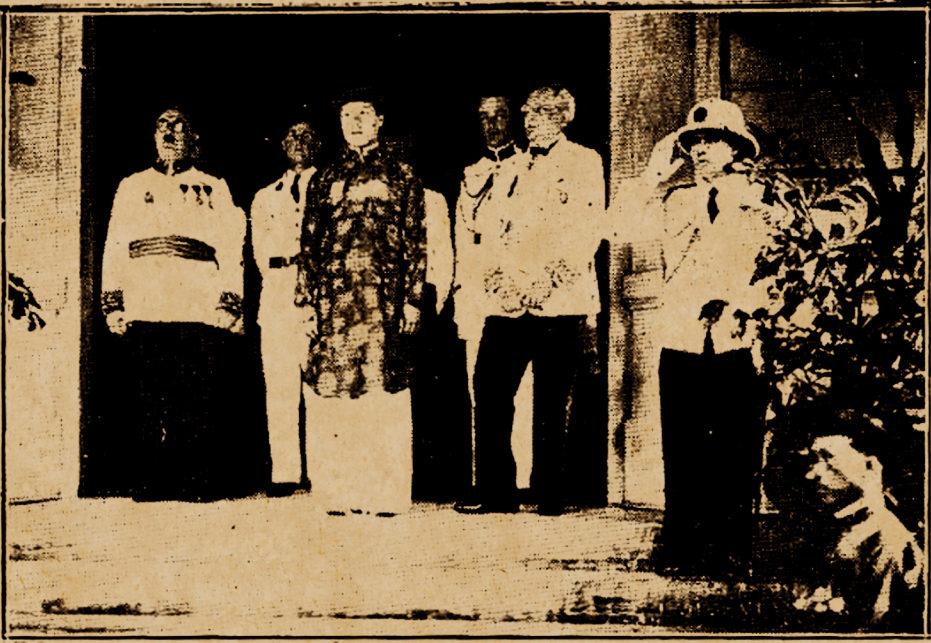
A la tête du Gouvernement National, il m'est agréable de voir le jeune Empereur et la jeune Impératrice, chacun vivant symbole de la jeunesse nationale, masculine et féminine ; n'est-il pas permis de penser que si de tels « *chefs de file* » prennent l'initiative des mouvements de réorganisation sociale, de modernisation des mœurs et coutumes, de construction d'une société nouvelle, à l'instar de Chang Kai Sek prenant la tête du mouvement de la vie nouvelle en Chine, — le succès ne fait plus aucun doute ?

*
**

Messieurs, je ne vous cache donc pas que je mets beaucoup d'espoir sur la

Cour rénovée. Mon récent voyage à Hué, qui m'a privé du plaisir de vous entretenir ici jeudi dernier et nous a reportés à aujourd'hui, ne m'a que confirmé dans la grandeur de la mission qu'actuellement notre Monarchie se trouve assumer. Je me plais à penser que le Gouvernement Annamite est capable de nous doter de cette vie nouvelle qui est notre idéal à tous. Mon voyage à Hué n'avait pas spécialement pour but d'y chercher ces constatations. Mais s'il m'a donné l'occasion de les faire, pourquoi ne pas le dire tout haut ? Hué jusqu'ici est restée pour moi une ville de poésie, une ville de beauté et d'amour, mais une ville dépourvue de force agissante. Je me suis récemment aperçu que Hué d'aujourd'hui est devenue certainement autre chose que la terre délicate mais efféminée qu'elle a toujours été. Ce Palais Kien-Trung dans lequel j'ai eu l'honneur d'entretenir Sa Majesté, ce palais dont l'architecture extérieure est demeurée entièrement traditionnelle, tandis que son intérieur est entièrement aménagé de façon très moderne, m'a paru être un symbole. La vie nouvelle!... Si le jeune et sagace Empereur en prend... l'initiative et la prêche à la fois d'exemples et au moyen d'ordonnances et de proclamations pour éduquer le peuple — (de même que sur certaines questions morales ou religieuses, le Pape adresse des *encycliques* à toute la chrétienté pour l'enseigner) — les changements sociaux que tous attendent pourront s'effectuer sans difficultés, sans frictions, sans heurts, dans un accord unanime de toutes les classes et de toutes les générations.

Puisse se réaliser ce vœu qui, pour le moment, m'est peut-être personnel, mais qui ne saurait qu'apporter l'apaisement et la confiance à tous les cœurs annamites qui, dans les conjonctures actuelles, sont inquiets de voir des désordres dans

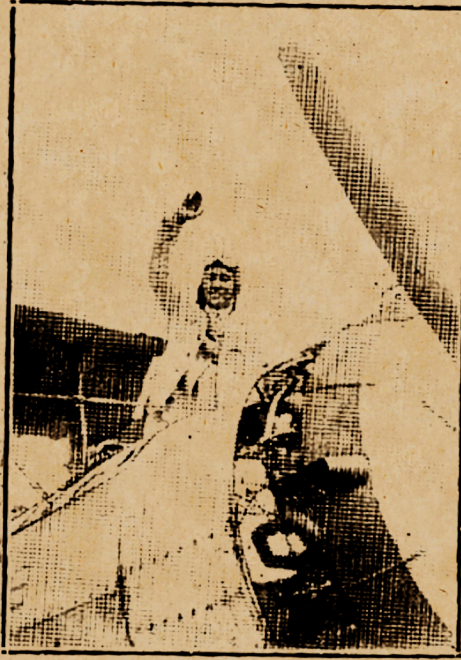


QUAN TOÀN-QUYỀN QUA HUẾ — Đức Bảo-Đại đứng giữa
Bên tả là quan Toàn-quyền Robin, bên hữu là quan Khâm-sứ Gralleuil



QUAN TOÀN-QUYỀN ROBIN XUỐNG THĂM THÀNH-PHỐ HẢI-PHÒNG
Quan Toàn-quyền (X) đến trước tòa Đốc-ly.
Bên hữu là quan Thống-sứ Tholance, bên tả là quan Đốc-ly Paquin.

DÀN-BA NHẬT VỚI NGHỀ BAY



Cô thiếu-nữ Nhật đã nhiều lần chiếm giải quán-quân
vẽ bay cao và bay lâu.

DÀN-BÀ NHẬT VỚI NGHỀ BƠI



Hai cô nữ học-sinh Nhật hơi thuyền đi chơi sông
ở quanh một trường Đại-học

Kinh ảnh Trung-Bắc Tàu-Vân

les mœurs et les règles sociales, qui proviennent de ce que les anciennes commencent à se dissoudre sans l'être tout à fait, les nouvelles se constituent mais sans avoir pris forme.

Mesdames,

Mesdemoiselles,

Messieurs,

Je vous demanderais de bien vouloir à l'issue de cette causerie, m'autoriser à vous associer dans la même foi que je veux maintenir en mon âme, en un proche renouveau de notre pays, en l'avenir brillant d'une vie nouvelle qui déjà est éclos. Je me souviens d'un autre voyage à Hué plus ancien que celui que je viens de rappeler. C'était pour assister aux fêtes du Nam-Giao. Je me souviens de l'issue du grand Rite. Cinq heures du matin... Lent départ à l'aube, après l'achèvement des cérémonies, après le retour de l'Impérial Officiant au Palais du Jeune, où il attendra le soleil levant pour retourner en procession solennelle, à son Palais de la Cité Interdite... La route de l'Esplanade des Sacrifices était déserte sous une double rangée d'arbres séculai-

res. De place en place, des lumières veillent vacillantes, sur les autels dressés par les kỳ lão pour saluer au passage Sa Majesté. La nuit illuminée de clair de lune, la nuit fleurie d'étoiles s'acheminait à sa fin. L'aube venait, mais si terne, si triste, faisant regretter la clarté de la nuit ! Mais une heure après, lorsque je me préparai à quitter la Capitale, ma voiture allait franchir le pont Clémenceau lorsque le soleil levant vint revêtir de son éclat mordoré le Fleuve des Parfums, les temples, les Palais la citadelle les rues et les robes multicolores des jeunes filles. C'est alors que je compris qu'ainsi doit se préparer la naissance de chaque jour nouveau : les prodromes en sont décevants et ternes parfois ; mais c'est surtout dans ces instants qu'il faut avoir la foi dans l'attente, et à ce prix seul, les hommes nouveaux pourront voir s'illuminer, comme le soleil éternellement rajeuni venant faire resplendir les « vieilles eaux et les vieilles montagnes » de la terre natale, — le visage merveilleusement clair des Dieux nouveaux.

NGUYỄN-TIÊN-LANG

